

| 14-18 |

Ces civils déportés par les Français

Depuis quatre ans, le Haut-Rhinois Jean-Louis Spieser sort de l'oubli des témoignages de personnes arrêtées et déportées par les Français, au début de la Grande Guerre, parce qu'Allemandes, mobilisables ou suspectées de germanophilie. Souvent, alors, des civils d'Alsace-Lorraine ont souffert de l'arbitraire. Son troisième récit, « Les déportés d'Avricourt », vient de paraître.

Textes : Hervé de Chalendar

« Je fais mon devoir en rendant public le récit de mes souffrances, mon martyre de femme et de mère. Je veux dire et crier à tous, surtout aux Alsaciens-Lorrains, comment moi, Française et mariée avec un Allemand, j'ai été traitée en France étant innocente. » Ces lignes ont été écrites à Strasbourg le 30 décembre 1914 par Isabelle Voegelen, née Telle, à Amiens, en 1888. Elle sortait à peine, alors, d'un cauchemar de trois mois : sa déportation arbitraire par les Français, avec son garçonnet de cinq ans, au début de la Première Guerre mondiale.

Déjà publié en 1915 dans deux versions, une allemande et une française, ce court récit est mis en avant un peu plus d'un siècle plus tard par Jean-Louis Spieser. Cet ancien professeur de français de 61 ans, originaire du Sundgau et retraité à Fréland, se passionne depuis quelques années pour le sort des Alsaciens-Lorrains déportés durant la Grande Guerre par les Français.

En pantoufles et robe d'intérieur

Cette recherche est née de la découverte, en 2011, chez un bouquiniste de Kaysersberg, d'un livre écrit en allemand, édité en 1916 à Strasbourg et signé par un certain docteur Kannengiesser : *Chemin de croix d'Alsaciens-Lorrains déportés*. « Je ne connaissais pas du tout ce sujet, raconte l'historien amateur. On m'avait dit de faire attention à la propagande et je me suis dit qu'il exagérait... » Or, Jean-Louis a creusé le sujet et constaté que ce qui était dénoncé était le plus souvent avéré. Parce qu'il a « l'âme d'un passeur », mais aussi celle d'un enquêteur, il a réussi à se procurer deux livres de témoignages men-



Un camp de prisonniers au Puy en 1914.

Col. J. L. Spieser

tionnés dans cet ouvrage du Dr Kannengiesser.

Le premier fut signé par une Allemande, Fanny Hoessl, arrêtée alors qu'elle faisait du tourisme en France ; Jean-Louis Spieser l'a traduit et publié en 2013 aux éditions Jeanne d'Arc sous le titre *Mon été au Puy, Prisonnière cent jours en France*. Le second est celui d'Isabelle Voegelen ; l'Alsacien vient de le publier aux éditions des Paraiges sous le titre *Les déportés d'Avricourt*. Il a complété ce récit avec celui d'un homme déporté en même temps qu'elle, qu'il a retrouvé dans des archives canadiennes : Hans Karcher.

En août 14, cette Isabelle Voegelen vit à Avricourt, village situé sur la frontière entre Moselle et Meurthe-et-Moselle, pas très loin de Sar-

rebourg. Dans les premiers jours du conflit, elle transforme sa maison bourgeoise en lazaret, un petit hôpital privé pour soigner les blessés allemands. Quand l'armée du Kaiser recule, elle décide de ne pas bouger, afin d'accueillir de la même façon les blessés français.

La haine du « boche »

Or, l'armée française n'a vu en elle, d'emblée, qu'une ennemie, restée là uniquement pour « empoisonner » ses militaires. Le 20 août 1914, on vient la chercher de force. On ne lui laisse même pas le temps de s'habiller : elle part « en pantoufles et robe d'intérieur », avec Max, son garçonnet, dont on la séparera peu de temps après, mais aussi avec Hans Karcher, qui lui servait de comptable, et ses deux bonnes. Elle aura beau s'expliquer, rien

n'y fera. S'ensuivra une succession de prisons, de mauvais traitements, d'insultes, de menaces... Le calvaire d'Isabelle durera donc trois mois, mais celui de Hans s'éternisera trois ans. Dans leurs récits transpire, de la part des Français à qui ils ont affaire, une haine du « boche » qui semble tout légitimer.

« Isabelle a été coupable d'aimer son mari allemand et de prendre parti pour lui, estime Jean-Louis Spieser. En 14, beaucoup d'Alsaciens se sentaient Allemands, ce n'était pas un péché... » Ces victimes sont tombées du mauvais côté de l'Histoire. Jean-Louis Spieser sort de sa bibliothèque un ouvrage prestigieux : *Le livre d'or des proscrits d'Alsace*, édité en 1931. C'est le cas de figure inverse : il rend hommage aux Alsaciens déportés

par les Allemands. Ceux-ci ont droit à des notices individuelles, des photos... « Alors que de l'autre côté, c'est le grand vide, le silence ! »

Ni francophile, ni germanophile...

Forcément délicat, ce sujet a été peu traité. Des auteurs tels que Patrick Madenspacher, Jean-Claude Farcy et Camille Maire lui ont consacré des études sérieuses et objectives, d'autres y ont surtout trouvé de quoi alimenter leur rejet de la France. « Mais moi, je ne suis pas anti-Français !, promet Jean-Louis Spieser. Je ne suis ni francophile, ni germanophile : je suis Alsacien, Européen, pour la paix des peuples... Passionné par la Heimat, l'histoire de l'Alsace. Beaucoup marchent à cloche-pied, parce qu'ils renient une partie de leur histoire. Moi, je veux marcher sur mes deux pieds... »

Outre les récits d'Isabelle, de Hans et de Fanny, Jean-Louis Spieser a aussi traduit et publié, sous le titre *Prisonnier des Français*, le livre d'un médecin prussien mort en détention, le Dr Max Brausewetter (le

titre de l'original, publié en 1917, était *J'accuse !*) et a encore deux autres ouvrages sur le sujet en préparation : le premier concernant un docteur en théologie prussien, Joseph Rinck, interné en Corse, le deuxième rassemblant les témoignages d'une dizaine de déportés au Frioul, au large de Marseille.

La plupart de ces derniers sont Alsaciens : Joseph Burgy, ouvrier d'Aspach, André Hartmann, agriculteur et maire de Hagenbach, Paul Vosselmann, médecin de Pfstatt... « Un siècle après, on peut bien en parler, non ? Je ne veux pas que ces voix tombent dans l'oubli. »

LIRE Août 2014, *Les déportés d'Avricourt, Récits d'Isabelle Voegelen et de Hans Karcher*, traduction et annotations par Jean-Louis Spieser, éditions des Paraiges, 148 pages, 15 €.

Par ailleurs, Jean-Louis Spieser vient aussi de traduire et présenter, sous le titre *C'était Shanghai 1926-1931*, les carnets de l'Allemand Ilse Jordan. Artisans voyageurs éditeurs, 14,50 €.

EN SAVOIR PLUS www.spieser.eu



Jean-Louis Spieser avec son dernier livre.

Photo L'Alsace/Hervé Kielwasser



Illustration de la couverture de l'édition originale du témoignage d'Albert Litschgy, instituteur de Kruth, interné au Frioul.



Dessin représentant le cimetière du Frioul, au large de Marseille, où a été inhumée la petite Agnès de Masevaux. Ce cimetière n'existe plus.

Repères

- En août 1914, dans les premières semaines du conflit, à leur arrivée en Alsace-Moselle et au moment de leur repli, les Français ont arrêté des milliers de civils. Il s'agissait soit d'immigrés venus d'Allemagne, occupant souvent des postes dans l'administration impériale, soit de personnes simplement perçues, de façon souvent arbitraire, comme germanophiles, soit encore (ce fut la catégorie la plus importante) d'hommes du Landsturm susceptibles d'être mobilisés en cas de retour des Allemands.
- Par ailleurs, les civils autrichiens et allemands qui se trouvaient sur le territoire français avaient 24 heures pour quitter ce territoire, après quoi ils étaient arrêtés. « Des bonnes alsaciennes travaillant à Paris l'ont été parce qu'elles n'ont pu quitter leur poste à temps ! », assure Jean-Louis Spieser. Le futur prix Nobel de la

Paix Albert Schweitzer et sa femme ont aussi été internés parce qu'ils se trouvaient alors au Gabon, donc en territoire français.

- Des « camps de concentration » (l'expression n'avait pas encore la connotation terrible qu'elle aura lors de la guerre suivante) ont été créés un peu partout en France : en Corse, dans le Midi, dans l'Ouest, le Massif central... Beaucoup de ces déportés alsaciens ont été libérés à la fin de 1914 ou au début de 1915, mais certains ont dû attendre plusieurs années, et parfois toute la guerre, avant de pouvoir rentrer chez eux.
- Pour l'un de ses prochains livres, Jean-Louis Spieser est à la recherche de tout document (photos, mémoires, lettres, journaux...), concernant les internés sur l'archipel du Frioul. On peut le contacter par courriel : m.spieser@orange.fr

Un facteur pris pour un général

Voici des témoignages d'internés concernant les déportés alsaciens-lorrains trouvés et traduits par Jean-Louis Spieser.

- Du journaliste allemand Victor Aubertin, prisonnier à Besançon : « Un grand nombre de prisonniers sont arrivés à la citadelle et derrière ma petite fenêtre, qui donne sur une cour d'habitude si silencieuse, je perçois de l'agitation. Je grimpe à hauteur de la fenêtre et j'entends des voix allemandes, des voix alsaciennes [...] Ce sont des Alsaciens, des femmes et des enfants aussi, dont les Français se sont emparés du côté de Mulhouse et de Thann [...] Assis sous ma fenêtre, ils bavardent dans leur vieux dialecte alémanique, doux et coloré, qui a conservé la suavité ensoleillée du moyen haut-allemand qu'a dû parler Gottfried de Strasbourg [...] Cette langue a des résonances plus intimes encore quand elle émane d'une femme en pleurs. »

- D'un franciscain bavarois, le Père Caspar, interné au Frioul : « La plupart du temps, les Alsaciens avaient été emmenés dans la tenue où on les avait trouvés. Cela produisit des événements des plus bizarres. Un malade en cure de repos dans un sanatorium fut arra-

ché à sa chaise longue. Un autre, un garçon d'une quinzaine d'années, avait été envoyé au village par ses parents pour y chercher de la viande destinée aux Français cantonnés chez eux ; en chemin, il croisa une patrouille française qui se saisit de lui et l'emmena [...]

« Un dialecte doux et coloré... »

Sans cesse arrivaient de nouveaux prisonniers. Nous les saluions de la façon la plus cordiale qui soit, avec une chaleureuse compassion [...] Deux jours plus tard, trente-cinq nouveaux prisonniers arrivèrent. Les sentinelles françaises nous apprirent qu'un général prussien se

trouvait parmi eux. Le suspense et notre curiosité grandirent d'heure en heure avant de se muer en une monstrueuse hilarité : le supposé général prussien se révéla être un facteur en uniforme que les Français avaient arrêté pendant sa tournée ! »

- D'un moine bénédictin tchèque, le Père Wolfgang, interné au Frioul : « Les petits bateaux ne cessaient d'acheminer dans l'île de nouveaux groupes de pitoyables victimes de guerre. Le plus souvent, il s'agissait de gens simples de la campagne alsacienne que les hordes guerrières avaient arrachés délibérément et de façon insensée à leurs occupations inoffensives. »



Dans un camp à La Roche Arnaud, près du Puy.

Col. J. L. Spieser

L'hommage à Agnès, 8 ans

Jean-Louis Spieser a dédié son livre sur le Dr Brausewetter, *Prisonnier des Français*, paru en 2015, à une fillette de Masevaux : Agnès Lützel. Agnès était la fille d'Auguste, notaire dans cette ville, et la petite-fille de Fernand, né à Cologne et venu s'installer en Alsace après 1870. Elle est décédée le 29 septembre 1914 des suites d'une gastro-entérite dans l'île de Ratonneau, dans l'archipel du Frioul, au large de Marseille, où elle était internée avec sa famille. Elle eut droit aux honneurs militaires quand elle a été inhumée sur l'île. L'historien amateur a cherché sa tombe en vain. Ce cimetière n'existe plus.

Honneurs militaires

Ancien instituteur, Jean-Louis Spieser lui a écrit un texte hommage en dialecte, dont voici la traduction : « Petite Agnès, tu aurais pu être ma mamie, mais, éternelle enfant de huit ans, tu me fais aussi penser aux enfants que j'ai eus à l'école. Fillette de Masevaux, qui ne grandira jamais, je te dédie mon livre comme j'allumerais une bougie avant que la froide nuit de l'oubli ne t'engloutisse. »